



Quand les églises se vident Note critique sur un ouvrage collectif

Gaston Rinfret

Volume 32, Number 1, 1976

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1020513ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1020513ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Laval théologique et philosophique, Université Laval

ISSN

0023-9054 (print)

1703-8804 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this note

Rinfret, G. (1976). Quand les églises se vident : note critique sur un ouvrage collectif. *Laval théologique et philosophique*, 32(1), 91–96.
<https://doi.org/10.7202/1020513ar>

QUAND LES ÉGLISES SE VIDENT *

NOTE CRITIQUE SUR UN OUVRAGE COLLECTIF

Gaston RINFRET

LA PASTORALE

PASTORALE, mot magique, changeant avec le temps et l'espace. Mot qui perd sa signification avec les usages. On l'emploie à propos de tout. Et pourtant la Pastorale demeure la grande affaire en Église. L'Église, en effet, est à la fois *mystère de Dieu* et *action de Dieu* au milieu des hommes. C'est par son action et sa vie qu'elle se fait connaître au monde pour le contester — car il n'est pas naturellement chrétien — et pour attester que ses valeurs et objectifs peuvent avoir quelque chose à voir avec le salut en Jésus-Christ.

Sans placer de frontières temporelles rigides, on peut dire qu'avant 1960, la Pastorale avait surtout rapport à la bonne administration des sacrements. Depuis Vatican II, il est évident que la pastorale désigne l'ensemble des moyens par lesquels l'Église et ses fidèles proclament la Bonne Nouvelle du salut en Jésus-Christ pour instaurer et élargir le royaume de Dieu.

La pastorale ainsi présentée recouvre trois éléments importants : l'annonce de la Bonne Nouvelle (catéchèse), la célébration de la Bonne Nouvelle (liturgie) et l'agir (implications concrètes). Ces éléments s'appellent et se complètent. « Quand les Églises se vident » traite de la pastorale surtout sous l'angle de la pratique. En jetant un coup d'œil rapide sur la table des matières, on se rend compte toutefois que la pratique ne peut se limiter à la messe du dimanche. La pratique ou l'acte liturgique compris dans son sens le plus complet ne peut pas être autre chose que la source et le sommet de la vie chrétienne. Cela n'est pas compris de cette façon par tous les fidèles... À preuve, les églises se vident. Que se passe-t-il? Que s'est-il passé? Les fidèles seraient-ils passés massivement dans un courant contestataire? Les agents de

* *Quand les églises se vident*, Ouvrage en collaboration, Éditions Bellarmin, Montréal; Desclée et Cie, Tournai-Paris, 1974, 13.5 × 21.5 cm, 161 p.

pastorale auraient-ils accroché leurs objectifs à des gestes dont ils ne connaissent plus la signification ?

Ce genre de questions avait éclaté comme une bombe en France en 1943 quand sortit le volume « *La France, pays de mission ?* » rédigé par H. Godin et Y. Daniel. On parlait au Québec de la non-pratique, mais en se disant : « Ici, ce n'est pas comme ailleurs ». Le Rapport Dumont (1972), fruit de consultations et recherches commencées en 1968, vint nous éclairer. Il plaçait en tête des symptômes évidents de la crise religieuse au Québec : le déclin de la pratique. Déclin plus marquant chez les jeunes, mais atteignant aussi progressivement et plus discrètement les plus vieux. Durant leurs assemblées semi-annuelles de 1972-73, les Évêques du Québec ont privilégié ce phénomène de la non-pratique. En mars 1973, ils déclaraient en autre chose :

Responsables des ministères dans le Peuple de Dieu, nous en sommes venus à la conviction qu'il faut au plus tôt faire en sorte que certains tournants déjà amorcés par quelques groupes chrétiens deviennent la démarche de toute l'Église. Pour ce faire, laïcs, religieux, prêtres et évêques doivent unir leurs forces dans une action concertée (n° 9).

Tous nous sommes invités à centrer notre action sur une évangélisation qui tienne compte non seulement de ceux qui sont près, mais de ceux qui sont éloignés (n° 16).

Voilà donc le contexte où se présente ce volume. Il se propose de présenter les jalons d'une « théologie de la pratique ». Il y réussit. Voyons comment.

LE CONTENU

Il y a six chapitres et six auteurs. Leurs noms : Guy Bourgeault, Jean-Louis d'Aragon, Julien Harvey, Gilles Langevin et Gilles Pelland, tous de la Compagnie de Jésus. On aurait aimé voir leur nom après le titre de leur chapitre.

1° On commence par le *phénomène de la crise* de la pratique religieuse ; on essaie du coup d'en faire l'interprétation. Quelques statistiques nous permettent de nous faire une idée de l'ampleur de la crise. Pour le Montréal métropolitain, le pourcentage de la pratique serait passé, tenant compte des années 1961-1971, de 60 à 30%. On peut voir une liaison entre cette crise et la sécularisation à laquelle s'ajoutent l'urbanisation (difficulté de vivre l'appartenance) et le pluralisme.

2° Les Québécois seraient-ils les premiers à vivre une crise de ce genre ? *Quelques jalons de l'histoire de la théologie du dimanche* nous font voir clairement que les chrétiens ont toujours eu de la difficulté avec leur dimanche. On constate une régression à peu près constante surtout depuis le 19^e siècle. Le principe de l'obligation à la messe dominicale n'a jamais été sérieusement contesté. Le code de droit canonique, en 1917, n'a fait que sanctionner une pratique qui allait de soi (pp. 32-33). Cette trop facile unanimité concernant le principe de l'obligation paraît avoir souvent dispensé les théologiens de mettre en évidence les motifs de l'obligation, le sens de la célébration du dimanche (p. 33). On prend tous les moyens pour que les fidèles assistent à la messe en entier. À Arles, on fait verrouiller les portes de l'église dès le moment de l'évangile (p. 36). La loi civile va se mettre de la partie. Sous le règne de saint Étienne de Hongrie, les constitutions ecclésiastiques stipulent que les contreve-

nants de l'observance dominicale auront la tête rasée et seront souffletés (p. 37). Aux premiers siècles, le dimanche n'est pas un jour chômé. Le repos dominical commencera au temps de Constantin. L'importance était donc donnée à la célébration de l'Eucharistie dans la communauté ecclésiale. La communauté est perçue en rapport essentiel avec la personne du Christ. Dans l'Église ancienne, la théologie du dimanche se ramène à trois points fondamentaux : 1) il n'y a de vie chrétienne qu'en Église, 2) cette Église localisée est aussi en communion avec tous ceux qui ont reçu le Christ dans la foi, et 3) le Seigneur se donne très réellement dans les signes mêmes qui le manifestent (p. 50). Les raisons que l'on peut retenir qui accompagnent le fléchissement de la pratique : la pauvreté des motifs présentés pour amener les chrétiens à l'église, le fait de mettre sur le même pied la messe, les matines et les Vêpres, le fait de dissocier beaucoup trop le mystère de la messe de celui de la présence réelle. Vidée de sa signification proprement pascale et eucharistique, la fête du dimanche était de plus en plus assimilée au sabbat de l'ancienne Loi. Ce deuxième chapitre éclaire plusieurs points qui connaissent encore leur actualité. La lecture n'en demeure pas moins difficile, due en bonne partie aux retours nombreux d'une époque à l'autre. C'est un défi de parcourir l'histoire du dimanche en trente pages. C'est pourtant le chapitre le mieux documenté.

3° Nous passons de la crise de la pratique et de l'histoire du dimanche à la *pratique religieuse d'après le Nouveau et l'Ancien Testament* (ch. 3 et 4).

La loi peut durcir des éléments qui touchent à la vie. L'histoire du dimanche nous en a donné des exemples. La pratique chrétienne retrouve toute sa dynamique quand on voit comment la présente l'enseignement du Nouveau Testament. La pratique englobe la prière, le culte et toutes les dimensions de l'activité consciente de l'homme. Elle consiste à « faire la Vérité » et à lui permettre d'être vivante dans tout l'agir du croyant. Ce chapitre développe trois aspects majeurs de l'anthropologie du Nouveau Testament :

- 1 – le lien entre le spirituel et le corporel,
- 2 – prière et éthique vont ensemble,
- 3 – le culte rendu à Dieu est le geste collectif d'une communauté réunie dans et par le Christ (p. 69).

4° L'enseignement de l'Ancien Testament rejoint ces dernières affirmations. La liturgie d'Israël rappelle les grands événements du passé, en insistant pour qu'on les perçoive comme présents. La parole proclamée *rend présente* l'action divine. Le lien intime du culte avec l'Alliance fournit le moteur de la vie morale de chaque jour (p. 95). En résumé, la foi d'Israël s'est toujours donné trois points d'appui : culte, dogme, morale.

- L'assemblée cultuelle proclame la Grandeur et le Salut de Dieu ;
- L'assemblée cultuelle est en même temps proclamation de la Parole rendant présente et active l'action de Dieu et sacrifice manifestant l'abandon de soi à Dieu ;
- L'assemblée cultuelle éclaire et consolide la conduite morale de la vie (les prophètes l'ont rappelé).

5° À ces rappels de la théologie de la pratique religieuse selon les deux Testaments succèdent des *réflexions anthropologiques et théologiques* (ch. 5). Pour

répondre à la question qui en englobe une multitude « Pourquoi pratiquer? », l'auteur développe les trois pôles :

- 1 – l'aspect extérieur ou sensible de la vie cultuelle,
- 2 – le rôle d'autrui et d'un groupe en cette vie,
- 3 – la gratuité de la pratique religieuse.

On trouve en ce chapitre des points de vue intéressants sur la fête (pp. 107-109). On pourrait résumer ainsi l'essentiel de ces réflexions : le culte institué par Jésus-Christ est participation à l'action salvifique entreprise par Dieu dans le monde et il est accès à la condition nouvelle que Dieu a instaurée pour tous les hommes dans la vie, la mort et la résurrection de Jésus-Christ (p. 120).

6° Le dernier chapitre présente une *éthique chrétienne de la pratique religieuse*. Ce chapitre et le précédent forment l'aspect le plus original du volume. Ils s'ajoutent avantageusement, avec les conclusions qui terminent le tout, aux travaux parfois plus volumineux qui ont traité ce sujet depuis deux ans. L'essentiel de ce chapitre intitulé « Liberté et solidarité » tient en ceci :

- a) « L'expérience chrétienne est d'abord celle de la transfiguration du monde elle-même ou du salut, comme expérience du don de Dieu, de sa grâce...
- b) Cette expérience entraîne la reconnaissance éthique du salut révélé et donné en Jésus-Christ...
- c) Cette expérience entraîne la célébration de ce salut, dans la reconnaissance cultuelle du même salut révélé et donné en Jésus-Christ » (p. 138).

RÉFLEXIONS

1° Salut — éthique — célébration

Le dernier chapitre donne donc sa saveur à tout le volume. À sa lumière, la pratique n'a rien de choquant. Au contraire, elle s'identifie à fête, gratuité, évangile, liberté, épanouissement, solidarité. Avant de parler de pratique, le pasteur fait connaître le don du salut en Jésus-Christ. De ce don reçu et compris s'ensuit une vie, une éthique. « S'il est vrai que je suis invité au salut en Jésus-Christ, il est vrai que je suis invité aussi à sa suite à marcher vers le salut ». Ce salut, la liturgie hebdomadaire nous le présente et l'actualise en vue de l'accomplissement final. Ces trois pôles ou thèmes reviennent constamment en chacun des chapitres. Les six auteurs font usage de la même grille de lecture du mystère chrétien en Jésus-Christ sauveur :

- 1 – *Dogme* : la transfiguration du monde en Jésus-Christ, source du Salut,
- 2 – *Éthique ou morale* : la collaboration active de l'homme à l'œuvre de Dieu,
- 3 – *Culte* : reconnaissance de cette transformation du monde et du salut en posant les gestes et rites laissés par Jésus-Christ à son Église célébrante.

Les pasteurs auront avantage à se rappeler cette grille. Ce qui prime, c'est la vie de salut, l'obligation découle de la découverte de la libération. Il est bon de le redire aux non-pratiquants. Il est bon de rappeler aux pratiquants qu'une participation ou

solidarité sérieuse trouve sa source en la transformation radicale du monde en Jésus-Christ. Cela prime le commandement de la pratique.

On comprend bien pourquoi il n'y a pas d'« avenir » dans l'imposition froide de la célébration dominicale. L'Église, par les Évêques et les pasteurs, sait qu'elle doit d'abord vivre cette participation à la Parole et au Pain et déterminer dans la suite les modalités concrètes de cette participation qu'il faut vivre. La crise de la pratique nous ramène donc à la proclamation de l'évangile et à l'éducation de la foi. Il devient alors possible d'aider les consciences chrétiennes à se former. On peut continuer à regretter que les églises se vident quand l'on sait d'expérience ce qu'est la gratuité divine en Jésus-Christ. Cette gratuité se vit cependant dans la liberté. La crise invite le fidèle à comprendre que Dieu exige que le cœur de l'homme adhère en toute spontanéité et libre responsabilité à son dessein. Et qu'il le célèbre dans une fête sans ennui (p. 151)!

2° *Liberté — Aventure*

Malgré tous les efforts que fournissent les agents de pastorale, la célébration et la pratique ne seront pas toujours perçues ni vécues comme une fête. La foi est une aventure fascinante. L'aventure de l'homme marqué par Dieu. Aventure entendue dans le sens de vocation. Cette vocation connaît des moments crucifiants... « nous sommes enfants de Dieu, cohéritiers du Christ, puisque, ayant part à ses souffrances, nous aurons part aussi à sa gloire » (Rom. 8, 17). La liberté dont nous parlions plus haut passe elle aussi comme tout le reste de l'expérience humaine par l'apprentissage. L'apprentissage n'est pas nécessairement facile. S'il est vrai que Dieu ne peut jamais nous manquer, il demeure vrai que l'homme ne lui est pas toujours attentif et ne se porte pas toujours garant de son propre salut. Face au salut du Christ ressuscité, nous sommes devant une promesse déjà accomplie — mais non complètement assumée par chacun de nous. C'est ce qui lui manque et nous manque encore jusqu'au moment de la rencontre finale qui viendra en son heure.

On n'a donc pas tout à fait raison de dire que la pratique est sécurisante. Il y a encore place à la lutte et au risque. Il y a surtout place au Salut promis et donné, car il ne consiste pas fondamentalement dans la somme de nos performances d'actes vertueux...

3° *La Fête*

Les auteurs ont beaucoup insisté sur la fête (pp. 107-109, 125-131). Comment peut-il en être autrement depuis que « le Christ, victime sans tache purifie notre conscience des œuvres mortes pour servir le Dieu vivant » (He, 9, 14). Quels motifs présente-t-on pour venir à la fête? Quand on y est, comment nous adaptons-nous à ceux qui y sont, jeunes, adultes...? Faut-il commencer par la fête de l'Eucharistie quand on n'est pas venu à l'église depuis longtemps? Ne faudrait-il pas une fête qui réapprenne à vivre? qui permette de vivre pas trop mal dans sa peau? Au nom de la liberté qui caractérise l'Incarnation, la Rédemption, sans oublier l'impétuosité de la Pentecôte, les agents de pastorale sont-ils prêts à apporter certaines libertés de

créativités liturgiques? Si les hommes ne se reconnaissent pas durant le rassemblement que le Seigneur est sensé convoquer, ils ne sauront pas non plus le reconnaître, Lui. Cette question de la créativité est énorme. Les agents de pastorale ont à y faire face. Les auteurs de « *Quand les églises se voient* » apportent des principes solides avec une note d'espérance et de fête.